

Christian Prigent

Écrivain en séries

Entretien avec Bénédicte Gorrillot



P.O.L

ÉCRIVAIN EN SÉRIE

Bénédicte Gorrillot : – *Quand avez-vous surtout regardé sur la chaîne de TV M6 la série N.C.I.S à partir de laquelle vous avez composé le texte qui porte ce titre ?*

Christian Prigent : – En 2009/2010, assez régulièrement (chaque vendredi soir) pendant plusieurs mois. Plus du tout depuis la confection du texte.

B. G. : – *Combien d'épisodes avez-vous vus ?*

Ch. P. : – Une vingtaine d'épisodes, je pense. J'ai même acheté une compile en DVD (elle comporte deux épisodes : *Air Force One* et *Le Dernier Saut*).

B. G. : – *Qu'est-ce qui vous a incité à regarder la série ?*

Ch. P. : – Une proposition de ma femme, la comédienne Vanda Benes, qui avait regardé d'autres épisodes précédemment (je ne me souviens ni lesquels ni quand).

B. G. : – *Avez-vous une fascination particulière pour les séries télévisuelles ?*

Ch. P. : – Pas du tout. Une sorte de tendresse amusée, plutôt. J'ai autrefois (dans les années 1970/80) regardé assez assidûment *Dallas*, *Sandokân* et deux ou trois autres séries ou sitcom dont je ne me souviens plus guère. Avec mes enfants (Ronan et Vivien). Plutôt dans le genre « activité familiale ». Un peu comme je leur lisais, chaque soir, des récits d'aventures populaires du genre de ceux d'Arnould Galopin (*Le Tour du monde en sous-marin*, *Les Aventures d'un petit Buffalo*, etc.). Point commun : le côté « feuilleton » (ces romans paraissaient dans la presse pour enfants des années 1900/1930).

B. G. : – *Qu'est qui a provoqué la distanciation ?*

Ch. P. : – Le fait d'écrire, simplement. Ce texte répond à une commande (de Laure Limongi, pour le volume II de *Écrivains en séries*, chez l'éditeur Léo Scheer). Je ne voulais pas du tout faire un commentaire plus ou moins critique et savant sur la série qui, à mon avis, n'en mérite pas tant. Aucune envie. Ni aucune compétence. Le cahier des charges de la commande laissait libre d'écrire « sur » ou « à partir de ». J'ai choisi la deuxième solution, plus marrante, plus légère – et pour moi seule tenable, à vrai dire. En radicalisant le stéréotype lourdement répétitif et simpliste sans lequel la série ne peut vivre, mais qui est aussi ce qui, artistiquement, la condamne (à n'être que ce stéréotype tournant en boucle).

B. G. : – *Avez-vous consciemment élaboré des techniques de montage pour N.C.I.S comme par exemple pour vos 104 slogans pour le Cent-Quatre ?*

Ch. P. : – J'ai collecté pendant plusieurs semaines les annonces concernant *N.C.I.S* que l'on trouvait dans les programmes TV du journal *Libération*. Ces annonces donnaient un aperçu du scénario de chaque épisode. J'en ai gardé le calibre (4 ou 5 très brèves lignes) et me suis contenté de les recopier en variant peu à peu l'alternance des segments de phrase (donc en les « remontant » dans des ordres différents) ; puis en les faisant peu à peu tourner en boucle ; enfin en les transformant, peu ou prou homophoniquement (à la façon de mes *200 Conseils pour un carnaval* ou des *104 slogans*).

B. G. : – *A propos : comment définiriez-vous le « montage » ?*

Ch. P. : – Un : des *documents* (écrits, graphiques, iconiques : un matériel signifiant déjà constitué). Deux : leur *extraction d'un contexte*. Trois : leur *insertion dans un autre contexte* (le texte en cours). Quatre : leur articulation à une *composition* d'ensemble. Cinq : (éventuellement) leur *transformation* par manipulation rhétorique, description décalée et/ou commentaire méta-technique. Dans cet ordre (« le document est premier », comme dit Muriel Pic). Et sous cette forme dynamique : sélection/intégration/transformation.

B. G. : – *Votre texte N.C.I.S est-il pour vous un cut-up ?*

Ch. P. : – Il y a cut-up puisqu'il y a découpe, prélèvement et remontage des bribes découpées. Mais la manipulation rhétorique (homophonique, etc.) des bribes et l'effet (essentiellement comique) recherché ne me semble pas vraiment semblables à ce que cherchent le pathos subversif et la dramatisation politique du cut-up à la William Burroughs.

B. G. : – *Les deux voix requises pour la performance orale de N.C.I.S se sont-elles imposées d'emblée, dès la phase d'écriture?*

Ch. P. : – Oui. J'ai immédiatement voulu que ce texte donne lieu à des lectures à deux voix avec Vanda Benes. J'ai donc travaillé dans ce sens. D'où les effets de canon et d'écho qui ont programmé la composition de plusieurs passages.

B. G. : – *Il y a plusieurs versions du texte : pourquoi?*

Ch. P. : – Parce que ce genre de texte (formel, rhétorique) n'est jamais vraiment fixé : on peut toujours relancer la machine à transformer le donné signifiant brut (les bribes cut-upées et les premières versions de leur manipulation). Et parce que les lectures orales que Vanda Benes et moi avons fait de ce texte m'ont montré que certains passages avaient plus d'impact que d'autres. J'ai cherché à égaliser les effets en supprimant certains passages pour les remplacer par des propositions qui me semblaient (oralement en tout cas) plus efficaces. En allant autant que faire se peut vers le rythmé vif (ainsi la séquence faite de questions/réponses ultra-rapides, absente des premières versions...)

B. G. : – *N.C.I.S relève pour vous de la « contre-culture », de la « sous-culture » ou de la « culture populaire » ?*

Ch. P. : – *Contre-culture*, sûrement pas : rien de plus consensuel, *mainstream*, idéologiquement lénifiant que ce genre de séries. *Sous-culture* ? : certainement, vu le stéréotype des situations, les clichés psychologiques, la banalité éreintante des considérations morales, les personnages marionnettes, la correction politique surindiquée, l'imagerie surfaciale, la pauvreté linguistique, etc. (mais ça ne prétend évidemment à rien d'autre). *Culture populaire* ? Hélas oui, sans doute – pour autant que de culture « populaire », aujourd'hui, il n'est sans doute guère d'autre exemple que ces produits cyniquement faits à l'usage du «peuple» (identifié à « l'audience ») et face auxquelles le « peuple » finit par déposer toutes ses armes différentielles (sa propre vision du monde – s'il en est encore une qui résiste à ces lavages de cerveau mythifiants).

B. G. : – *Une série comme N.C.I.S vous donne-t-elle (d'abord) le sentiment d'une étrangeté « américaine » ?*

Ch. P. : – Oui, bien sûr : tout est situé aux USA et typé – étranger, exotique, caricaturalement « américain ». Et non, pourtant : tous ces types et topoï recyclent d'une part du mythologique occidental, européen (quoique profané) ; d'autre part ils contaminent tout l'espace des représentations populaires, partout, via le pouvoir des réseaux de diffusion TV. C'est donc déjà du familier, hélas. Et les fictions TV françaises s'alignent de plus en plus sur ce modèle (ne fût-ce que via les nouveaux uniformes des flics).

B. G. : – *Le modèle des séries type N.C.I.S, n'est-ce pas aussi une version de ce ratage face au « réel » dont témoignent par ailleurs les proses romanesques ?*

Ch. P. : – D'une certaine façon, ça réussit (ça séduit et mobilise des téléspectateurs, y compris des téléspectateurs à qui, croient-ils, « on ne la fait pas » – moi, par exemple). Mais évidemment ça réussit à proportion de ce que ça rate : l'opacité, la profondeur et l'hétérogénéité du réel. Ce genre de fable (simplifiée, chromo, plate comme des icônes et par ailleurs surexcitées de gesticulations dites « action ») a pour fonction explicite de refouler le réel derrière l'écran de la légende spectaculaire. Rien que de très banal. C'est aussi la fonction de la littérature industrielle. Sauf que celle-ci n'a pas le même impact. Et qu'elle croit encore un peu qu'il lui faut faire semblant de relever d'une ambition culturelle noble.

B. G. : – *D'autres expériences de type N.C.I.S (avec d'autres séries TV) ?*

Ch. P. : – Aucune. Il faut se méfier : on est vite contaminé. Voir ce que je dis de tout cela dans les chroniques TV de *Le monde est marrant*. C'est aussi de l'ordre d'une sorte de volupté perverse, pour un « intellectuel », que de s'affaler devant ces séries qui vident assez bien la tête et vous emportent à proportion de leur indéniable virtuosité formelle : c'est rapide, purement cinématique, répétitif mais avec variantes, un peu violent mais avec figures pittoresques et traits d'« esprit » dialogués, etc.

Entretien réalisé le 17 Juin 2011.

Préparation du colloque « À quoi ça tient ? Montages et relations »,
novembre 2011, Maison de la Recherche, Paris.